

A/TP 2017

ÉDOUARD MICHEL

HENRI EVENEPOEL

(1872-1899)



PARIS

GAZETTE DES BEAUX-ARTS

106, Boulevard Saint-Germain

—
1922

Bibliothèque Maison de l'Orient



130138

A Monsieur Salomon Bernach témoignage
de respect et de gratitude

[Signature]

22 Février 1922

HENRI EVENEPOEL

(1872-1899)



ÉDOUARD MICHEL

HENRI EVENEPOEL

(1872-1899)

PARIS

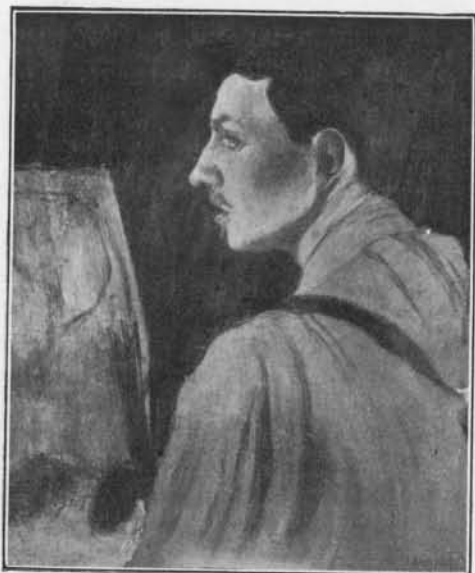
GAZETTE DES BEAUX-ARTS

106, Boulevard Saint-Germain

1922

HENRI EVENEPOEL

(1872-1899)



PORTRAIT D'HENRI EVENEPOEL
PAR LUI-MÊME (1895)
(Musée de Bruxelles.)

Au mois de décembre 1899 mourait à Paris, à l'âge de vingt-sept ans, un jeune peintre belge, Henri Evenepoel. La critique fut unanime à saluer de ses regrets l'artiste disparu : c'est Arsène Alexandre, c'est Gustave Geffroy, c'est Roger Marx qui lui consacrent un souvenir ému¹.

1. « M. Henri Evenepoel, parmi les jeunes exposants du Champ-de-Mars, était un des plus remarquables. Il avait l'intelligence vive et neuve des spectacles de la vie moderne, des dons de dessinateur, du mouvement, un sens de coloriste à la fois très riche et très soutenu. » (Arsène Alexandre, *Le Figaro*, 30 décembre 1899). — « Parmi les artistes disparus dont les œuvres ont été recueillies par la section de Belgique, il en est un mort il y a quelques mois, en pleine jeunesse, qui avait donné plus que des promesses de talent, et qui s'affirme ici avec une force admirable. C'est Henri Evenepoel.

On lui a fait fête de son vivant, et voici que le tableau ici exposé le grandit encore. *L'Espagnol à Paris* (portrait de M. Francisco Iturrino) va augmenter les regrets et faire maudire encore l'injustice du destin. » (G. Geffroy, *Le Journal*, 2 juillet 1900). — « Parmi les peintres de la génération présente, il en est peu qui semblaient attendre un plus superbe avenir. A un sens moderne très spontané et très vif, à une abondance de dons peu commune, Evenepoel unissait une curiosité des modes d'expression nouveaux ; en même temps il recherchait l'ampleur du dessin, la richesse du coloris, la liberté et le gras de la facture si chers à l'école flamande. » (Roger Marx, *Revue encyclopédique*, février 1900).



Aujourd'hui, après plus de vingt ans, après le grand bouleversement de 1914 qui a détruit tant de célébrités établies, bouleversé l'échelle des valeurs et des jugements, filtré les réputations comme les caractères, il peut être opportun de voir comment se comporte la jeune gloire d'Evenepoel, ce qu'elle représente pour les générations actuelles, si différentes de leurs aînées.

La courte carrière d'Evenepoel nous est connue grâce au beau livre documenté de M. Paul Lambotte¹. Le hasard d'une villégiature le fait naître à Nice en 1872, mais d'un père et d'une mère belge, et c'est à Bruxelles qu'il passe toute son enfance et sa jeunesse. Venu à Paris à vingt ans, en 1892, se perfectionner dans le métier de peintre, il entre dans l'atelier de Gustave Moreau et donne en quelques années les toiles, les esquisses, les dessins et les eaux-fortes qui font notre admiration, avant d'être enlevé brusquement en 1899, en plein talent, en pleine production,

Son œuvre dénote un splendide don de peintre. Chez lui la science profonde de la couleur est innée, et déjà dans ses plus anciennes pochades, quelques vues des environs de Bruxelles, faites de sa fenêtre à Schaerbeck, l'on découvre le ton savoureux et gras, la chaude harmonie générale. Peu d'artistes du XIX^e siècle, nous semble-t-il, même dans cette Belgique si riche en coloristes, ont montré une pareille spontanéité, une si merveilleuse aptitude à faire, sans effort, chanter la couleur, et cela dès les premières études. Sans doute ces belles qualités iront toujours chez lui en se développant. Gustave Moreau, par son enseignement, par son exemple, agira profondément sur le jeune Belge, mais dans les œuvres d'Evenepoel nous ne sentirons pas entre les toiles du début et celles de la fin des différences bien profondes de manière et nous n'aurons jamais à noter ces coloris minces ou acides qui marquent si fâcheusement les commencements de quelques-uns des plus grands maîtres de l'école flamande moderne. Soit dans le portrait, aux belles harmonies de blanc et de noir, de M. Charles Didisheim exécuté en 1894, soit dans la grande figure du peintre Baignères en costume de flanelle rouge, se détachant sur un fond de vieille tapisserie verdâtre, faite en 1895 soit dans cette exquise *Fête nègre* revue dernièrement à l'Exposition des œuvres choisies des maîtres belges à Anvers², et qui précède d'un an à peine la mort de l'artiste, partout on sent le peintre-né, en possession immédiate d'un intense moyen d'expression, et c'est bien là, croyons-nous, la principale caractéristique du talent d'Henri Evenepoel.

Sa correspondance d'un style coloré, suite de vivants tableaux, vient encore renforcer cette impression. Il écrit à son père le 8 avril 1893, au premier printemps de son séjour à Paris :

1. P. Lambotte, *Henri Evenepoel*; Bruxelles et Paris, G. van Oest, 1908, in-8, 112 p. av. pl.
2. V. reprod. dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 1920, t. II, p. 347.

La route pour aller au Louvre ou à l'École est tout bonnement adorable ! Le matin c'est noyé dans la buée, à midi c'est éclatant de lumière, cela poudroie, et à 6 heures c'est d'une coloration superbe et vigoureuse.... Eh bien ! toute cette route est pour moi l'objet d'une attention constante. *Je peins par les yeux constamment* (c'est une manière comme une autre de ne pas faire de croûtes !) ...Et le jardin des Tuileries maintenant est absolument admirable ; les lilas en fleurs répandant des senteurs exquis, et un bain de lumière sur les feuilles nouvellement écloses des grands arbres séculaires, et des bonnes à tabliers blancs, bleus dans l'ombre, et des dames en deuil, bleues à contre-jour des pieds à la tête, et les robes bariolées des jeunes femmes,



FOIRE DES INVALIDES, LE DIMANCHE, PAR H. EVENEPOEL

(Collection de M^{me} L. van Mattemburg, Bruxelles.)

tout ça un jeu de couleurs qui nous donne une furieuse envie de peindre, et une certaine tristesse aussi, la pensée de son impuissance à rendre de si belles choses !

Mais Evenepoel n'est pas seulement un peintre doué : avec la couleur il saisit le caractère, l'essentiel, il sait immédiatement ce qu'il faudra laisser de côté, son esquisse s'ordonne tout de suite, chaque objet mis à sa place avec l'intensité, la ligne générale qui lui convient afin que tout puisse concourir à rendre l'impression essentielle par l'artiste. Il a cette rare qualité faite de sensibilité et de culture et que l'on appelle le style ; il la doit au milieu de sa famille où l'on aime les idées et les belles choses, à son admiration pour les anciens, à

l'éducation que lui donne Gustave Moreau. Celui-ci lui reconnaît de plus en plus « de grandes qualités de *simplicité dans la vision* et de *caractère bien compris* » (lettre à son père, de décembre 1893) et, mêlés à ces appréciations flatteuses, les étonnements du maître sensible devant cette nature de Flamand affiné, mais de Flamand quand même, sont bien intéressants :

Aujourd'hui Moreau est venu comme d'habitude. Il m'a dit en résumé que c'était *très bien de dessin, très bien de caractère*, que c'était une excellente étude très bien menée. « Mais, me dit-il, vous ne faites aucune concession ! Ah, on sent que vous avez du sang espagnol dans les veines, là-bas en Flandre ! vous êtes de votre pays ! Regardez-moi ça ! Ça y est, le ton est fin, mais regardez aussi quelle solidité ! Ah vous ne transigez pas ! Ça me rappelle Manet qui s'inspirait, lui, des tons de Goya et de Velasquez ; c'était un œil fin, ce n'était que ça ; faites attention de ne pas trop tomber là-dedans ; je reconnais au surplus que vous êtes très sincère ; c'est d'une sincérité absolue et je vous en sais gré ! Ah vous n'êtes pas aimable, m'a-t-il dit en riant, non votre devise est « pas de concession, ce qui est, est ! » et ran, ran, vous payez comptant. Enfin allez toujours, je suis content¹. »

L'on suit si bien dans cette correspondance presque journalière, le zèle, l'ardeur avec lesquels le grand Moreau cherche à donner à ses jeunes élèves un peu de ces secrets précieux qui font son charme et son talent !

Cela vous sera toujours utile d'aller vous renseigner au Poussin, vous y trouverez cette chose que l'on ne peut posséder jeune comme vous êtes, c'est-à-dire le *style*, sans lequel aucune œuvre d'art n'existe réellement. Tenez, ce qui sauve Besnard constamment, c'est qu'il possède ce qu'on est tenté de lui reprocher, c'est-à-dire ce fond d'études classiques et d'études de maîtres. Besnard est un élève de l'école, et toujours, dans ses choses les plus osées, on voit qu'il sait dessiner un bras, une tête, un torse, et qu'elle est dans sa toile².

Evenepoel suivra avec empressement ces conseils ; nous le verrons faire de longues stations au Louvre, y copier Rembrandt, Tintoret, Botticelli ; ses lettres sont pleines de son admiration pour ces grands maîtres que, dès sa première enfance du reste, son père, son grand-père, lui ont appris à aimer. Mais si le jeune artiste vient chercher là des enseignements, il veut aussi vivre avec son temps ; il demande aux anciens leur science et leurs secrets, mais pour appliquer cette science à rendre ce qu'il a sous les yeux, ce qu'il aime par-dessus tout : la vie sans cesse répandue dans ce grand Paris mouvant, aux mille formes diverses, toutes intéressantes pour un peintre. Ces deux tendances, qui s'unissent si bien dans le tempérament d'Evenepoel pour

1. Lettre à son père, 25 décembre 1894.

2. Lettre à son père, 20 mai 1893.

former sa personnalité, comme elles se retrouvent nettement indiquées dans cette lettre racontant une journée qui commence au Louvre et se termine au Moulin Rouge !

J'ai continué ma copie de Botticelli : c'est excessivement difficile de rendre avec sincérité le dessin, le ton effacé, sali et abîmé de cette fresque, et en même temps le sentiment si élevé de cette figure idéale : ce dernier point du reste impossible d'y arriver. Plus on voit ces fresques, plus cela devient beau. On copierait cela rien que pour être devant ce chef-d'œuvre et pour en pénétrer plus avant les beautés [Tandis qu'il travaille, arrivent des amis de Bruxelles, et ils passent la soirée ensemble]. Ensuite, après le dîner, nous avons été à quatre, fichtre comment te dire cela !... au Moulin Rouge ! Oui ! au Moulin Rouge, et je t'assure que comme étude de mœurs, je crois qu'il n'est pas un seul endroit à Paris plus frappant, plus édifiant et plus fin de siècle, et plus stupéfiant et plus triste et plus écœurant et plus drôle ! Enfin on a peine à en croire ses yeux. Et des têtes qui passent dans la foule ! Oh des têtes vertes, rouges, jaunes, oranges, violettes.

Le vice à l'encre ! On pourrait mettre au fronton de la porte : « Peuple, laissez ici toute pudeur ! ». Enfin pour résumer je te dirai que j'ai passé là quatre heures, tout yeux et tout oreilles, et que cela m'a intéressé au plus haut point ! Oui, car j'ai vu des choses épiques ici, des têtes de femmes d'une grandeur et d'un sentiment inouï ! Quelles superbes études de têtes et d'ensemble à faire ! Aujourd'hui ce matin, j'ai été travailler au Louvre !...

1. Lettre à son père, 4 avril 1893.



Gliché Lévy frères.
L'ESPAGNOL A PARIS, PAR H. EVENEPOEL (1899)
(Musée de Gand.)



L'amour du réel, le sentiment de la beauté et du caractère qui peuvent s'en dégager amenaient Evenepoel à apprécier fort durement certains enseignements pratiqués de son temps à l'École des Beaux-Arts.

J'ai pu juger hélas du pompiérisme de tous ces braves gens ici. Ils n'aiment



CHARLES EN ARABE, PAR H. EVENEPOEL (1898)

(Collection de M^{me} L. van Mattemburg, Bruxelles.)

que les « Italiens » bruns de peau dont les jambes et le torse sont bien en rapport avec des muscles qui sortent, avec des poses, tu sais de ces poses comme on en voit dans les tableaux de David ! Oui, oui, ils en sont encore là !! Des modèles se sont présentés lundi passé pour que nous choissions. Aussitôt qu'une tête, un corps intéressant se présentait, crac la majorité refusait. On a pris le plus académique. Cela m'est égal, je le ferai comme il est exactement, s'il a deux doigts de pied l'un sur l'autre je le ferai ainsi¹.

Ces dons si heureusement associés de style, d'intelligence des anciens, de sentiment profond pour la vie moderne, d'horreur pour le cliché et le convenu vont produire des toiles comme *Le Caveau du Soleil d'Or*, *La Loge* (1896), *Femmes au café* (1896), *La Foire des Invalides* (1897), *Au Moulin Rouge*, *Dimanche au Bois de Boulogne* (1897), *Marchand de volailles* (1897), d'une note actuelle si particulière, d'impression si intense et d'une si belle harmonie de couleurs, où tantôt éclatent les verts, les rouges ardents, tantôt s'établissent de chaudes symphonies, en noir, en jaune, en gris. Dans tout l'œuvre d'Evenepoel nous retrouvons cette hor-

1. Lettre à son père.

reur pour le poncif et le conventionnel, cette passion pour la vérité; sans cesse nous le verrons, naïvement amoureux de la vie, se faire une loi de l'interprétation directe de la nature, la rendre avec une originalité pleine de saveur et d'imprévu.

Evenepoel, ainsi merveilleusement doué, armé d'un si beau métier par son éducation, par tout l'enseignement qu'il reçoit à Paris, va trouver en lui-même, dans sa riche et profonde nature, la force qui lui permettra de varier, d'étendre et de renouveler sa vision. Derrière cet œil admirable, guidant cette main habile et sûre, existait toute une riche et complète sensibilité. Evenepoel fut toujours pris par les sentiments profonds de la vie. Il s'amusa de la rue, de la foule, de l'éclairage d'un café, du grouillement et de l'éclat d'une fête, des couleurs tapageuses, des types accentués rencontrés dans les lieux de plaisir, mais c'était pour lui une distraction, son cœur, ses pensées étaient ailleurs. Il ordonna sa vie comme ses toiles : l'essentiel y fut toujours à sa place, et toute son existence se concentra

entre son travail, ses affections de famille, les souvenirs du passé et l'espoir de se créer un intérieur, un foyer. Combien il tenait à sa race, à ce beau milieu si probe, si laborieux; combien il resta, même dans ce monde parisien, attaché à sa bonne ville de Bruxelles, nombre de lettres en témoignent, celle-ci entre autres, adressée à son père :



CHARLES AU CHAPEAU DE PAILLE
PAR H. EVENEPOEL (1898)
(Collection de M^{me} L. van Mattemburg, Bruxelles.)



J'ai beaucoup pensé à toi donc, surtout que tu es à la veille de quitter cette maison si pleine de souvenirs, où reste vraiment un grand morceau de ma jeunesse, un morceau qui en sera certainement un des plus importants. Je ne puis me rappeler sans émotion ma chambre au deuxième... Je la vois avec sa large fenêtre toute grande ouverte, fort en désordre, avec une forte odeur de peinture, de la poussière partout, un éblouissement de soleil au dehors, avec des verdure descendant la côte au premier plan, et tout là-bas, l'église de Laeken se perdant dans le bleu indéfinissable de l'horizon ! Ah ce que je l'ai regardée cette « vue » par tous ses aspects, pluie, neige ou radieux soleil ; elle était toujours belle, solitaire et familière à mes yeux. Bon Papa l'admirait et l'aimait beaucoup aussi. Il venait la voir quelquefois après le dîner et regarder au loin ces coteaux qu'il avait si souvent gravis avec ses affections, se fondre et se perdre dans la brume du soir. Il s'en allait alors, moi j'allumais ma pipe et je serais resté là toute la soirée, écoutant les bruits qui m'arrivaient, les cloches lointaines, le merle qui du haut du couvent sonnait la retraite si joliment, jusqu'au moment où les lumières s'allumaient partout¹.

Ses rêves d'avenir, sa manière de concevoir le bonheur nous sont révélés par ces lignes envoyées à un ami intime, le 8 septembre 1898.

Tu citais Rembrandt et sa Saskia. Eh bien oui ! mon cher, c'est vrai, ça c'est le rêve ! Moi aussi je me suis nourri le cœur de l'espoir de cette adorable perspective : avoir un intérieur de travail au foyer même de son affection ! Associer son cœur à son esprit ! Quand on est artiste dans l'âme, avec cela, cette trinité de condition si rarement réunies ne peut enfanter que des chefs-d'œuvre.

Cette sensibilité exquise qui prolonge les émotions de l'art, leur donne pour point de départ et pour soutien la vie tout entière, nous la retrouverons dans toutes les toiles d'Evenepoel ; de là, en grande partie, leur côté prenant et attachant, mais elle inspirera surtout les portraits où se lit une telle compréhension de la personnalité, étonnante chez un jeune homme de vingt-sept ans, notamment les portraits de *Francisco de Yturrino* (*L'Espagnol à Paris*) (Musée de Gand), de *Milcendeau* (Musée du Luxembourg à Paris) ; c'est à cette note du caractère d'Evenepoel que nous devons surtout ses adorables figures d'enfants, tantôt simples esquisses de têtes, mais pleines d'expression de vie et de jeunesse, tantôt toiles plus faites : *L'Enfant jouant par terre* du Musée de Bruxelles (1897), *La Botte à musique* (1895), *Charles en Arabe* (1898-99), *Charles au chapeau de paille* (1898-99), *Henriette au grand chapeau* (1898-99), et tant d'autres, où respire un tel amour, un si profond intérêt pour le jeune modèle ! Cette sensibilité s'étendra du

1. Lettre du 28 mars 1893.

reste bien loin de la famille à tous ceux qui peinent et luttent; l'œuvre d'Evenepoel dénote un étrange intérêt pour le monde du travail, pour le peuple. Il ne le flatte pas; sans doute il en sourit quelquefois, mais jamais on ne sent chez lui le côté amer et sarcastique d'un Toulouse-Lautrec, qu'il admirait beaucoup cependant. Il faudrait pouvoir citer les pages émues



OUVRIER DE LA SEINE, PAR H. EVENEPOEL (1896)

(Collection de M. Zûnz, Bruxelles.)

de sa correspondance où il parle des pauvres des églises de Paris, des filles des boulevards extérieurs, de tout le petit monde des berges du fleuve. Son *Ouvrier de la Seine* (1896), ses *Ouvriers revenant du travail* (1897), son dessin *La Neige* sont à ce point de vue tout à fait caractéristiques; ce sont de belles pages austères et graves, écrites avec amour en l'honneur des humbles de la vie.

Il serait intéressant de rechercher dans l'œuvre d'Evenepoel quelle fut, sur

sa nature de Belge de Bruxelles l'action de notre art et de notre vie de Paris, de ce Paris qu'il peignit si souvent : *Foire des Invalides* (déjà mentionnée), *L'île Saint-Louis* (1897), *La Tour Eiffel* (1897), etc., dont il parle sans cesse dans ses lettres et avec tant d'enthousiasme :

Je crois que j'arrive à la période la plus heureuse de ma vie et à celle où j'éprouverai le plus vivement les impressions. Car ici tout dans ce milieu est là pour vous les donner. A peine sort-on de la porte que se dresse la Seine avec ses grands ponts, ses brouillards, ses silhouettes du Louvre, de la Sainte-Chapelle, de Notre-Dame,



LA NEIGE, DESSIN PAR EVENEPOEL

(Collection de M^{me} L. van Mattemburg, Bruxelles.)

avec, devant, ses fumées de toueurs, rouges de suie, ses lignes au bord de l'eau ou le long des quais, ses bateaux, tout ça au milieu des sifflets des toueurs, des sonnettes des bateaux, ses bruits d'eau et de vapeur. Positivement, c'est émotionnant¹.

Il y aurait à noter son admiration pour Manet, pour Claude Monet, pour Forain, pour Toulouse-Lautrec qui paraissent avoir agi profondément sur son talent. Mais c'est à Gustave Moreau que vont ses enthousiasmes passionnés, et n'est-ce pas là un beau titre de gloire pour le maître : avoir eu la délicatesse de guider Evenepoel tout en respectant sa profonde origi-

1. Lettre à son père, 26 novembre 1892.

nalité, être parvenu à s'attacher une nature si différente de la sienne, tout en développant un talent si éloigné de ses propres aspirations ? Aussi quelle reconnaissance lui voue le jeune artiste :

Positivement à cette école de Moreau j'ai appris que l'on devait peindre en aimant ce que l'on faisait, et que seul ce qui était aimé par le cœur était louable, que chaque touche de la brosse devait être dirigée par sa sensibilité. Foin de ceux qui peignent avec les mains, de ceux dont l'œuvre est une satisfaction de l'œil mais dont le nerf optique n'est pas en relation avec le cœur. Moreau me le disait samedi. « Bien peindre ne suffit pas ; même parmi les maîtres de la virtuosité, le métier ne suffit pas à les maintenir à la hauteur de ces byzantins malhabiles qui dans une tête difforme et mal construite de Vierge, se sont élevés à un sentiment de l'idéal que l'on n'a pas dépassé..... » Je ne puis pas te rendre, cher Père, la manière profondément émouvante et sympathique dont-il nous parle de toutes ces choses. Il faut en profiter pendant qu'il est là. Quelle nature d'élite et quelle âme !¹

Dans cette étude rapide, il nous a été impossible de noter toutes les faces d'un talent aussi complet, aussi étendu que celui d'Henri Evenepoel. Nous n'avons pu ici qu'esquisser une rapide silhouette et essayer de faire ressortir les principales caractéristiques de cette nature si profondément attachante. Nous espérons du moins avoir pu montrer sur quelles bases sérieuses se fonde la gloire grandissante d'Henri Evenepoel et combien son succès nous paraît justifié. La Belgique a perdu avec lui l'un de ses plus beaux peintres, une de ses natures les plus élevées et les plus fines.

Cette vie de travail intense, d'enthousiasme, de lutte et de riche production, si malheureusement interrompue, est digne, nous semble-t-il, de servir d'exemple et de soutien à tous les jeunes artistes qui cherchent et peignent à leur tour, souvent au milieu de si cruelles difficultés, pour rendre un peu de cette beauté moderne qu'Evenepoel a servie avec un si complet dévouement.

ÉDOUARD MICHEL

1. Lettre à son père, 8 novembre 1895.